LÉONORE,

OU

L'AMOUR CONJUGAL,

FAIT HISTORIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE MÊLÉE DE CHANTS,

Paroles de J. N. BOUILLY,

Musique de P. GAVEAUX,

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, sur le théâtre Feydeau, le 1er. ventôse an 6e. de la République française.

Hos natura modos primum dedit.....
VIRG., *Georg., lib. 2.*
Ce sont les primes loix de la mere nature.
MONTAIGNE.

(PRIX, 24 sous.)

A PARIS,
Chez J. B. CERIOUX, Libraire, quai Voltaire. n°. 9,
Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A

MON EUGÉNIE.

Oui, c'est à toi, ma compagne chérie,
Que je veux dédier mon Amour conjugal.
Si de ce feu sacré, doux charme de la vie,
J'ai su peindre à la fois l'ivresse et l'énergie,
Tu fus mon guide et mon original.
Je te dois mes succès, ô mon aimable amie!
Le titre d'époux d'Eugénie
Donne une seconde ame, . . . un élan créateur;
Il n'est rien comme le bonheur,
Pour faire éclore le génie . . . .
Aussi pour atteindre à l'honneur
D'une couronne méritée,
Je prends, à ton insu, mes tableaux dans ton cœur,
Et je n'écris qu'à ta dictée.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOM FERNAND, *Ministre et Grand-d'Espagne.*	C. DESSAULES.
DOM PIZARE, *Gouverneur d'une prison d'Etat.*	C. JAUSSERAND.
FLORESTAN, *Prisonnier.*	C. GAVEAUX.
LÉONORE, *Epouse de Florestan, et Porte-clefs sous le nom de* FIDÉLIO.	Ce. SCIO.
ROC, *Geolier.*	C. JULIET.
MARCELINE, *fille de Roc.*	Ce. CAMILLE.
JACQUINO, *Guichetier et Amoureux de Marceline.*	C. LESAGE.
PRISONNIERS.	
UN CAPITAINE DES GARDES.	
GARDES.	
PEUPLE.	

La Scene se passe en Espagne, dans une Prison d'Etat, située à quelques lieues de Séville.

LEONORE,

OU

L'AMOUR CONJUGAL,

FAIT HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une cour entourée de bâtimens, dont les fenêtres sont grillées. Sur chaque côté de la scene est une arcade grillée qui conduit dans différens pavillons Celle à droite du spectateur mene dans les cachots du secret ; celle à gauche conduit dans une seconde cour. Au fond est la grande porte d'entrée, percée dans une épaisse muraille à créneaux, au-dessus de laquelle on apperçoit la cime de plusieurs arbres ; auprès de cette porte est la loge du guichetier.

Au lever de la toile, Marceline repasse du linge auprès de la coulisse la plus près de l'orchestre, à la gauche du spectateur ; auprès d'elle est un petit fourneau où elle chauffe ses fers. Jacquinot se tient au guichet ; il ouvre la porte à plusieurs personnes qui frappent pendant le monologue suivant, et lui remettent des paquets qu'il dépose dans sa loge.

SCENE PREMIERE.

MARCELINE, JACQUINO.

MARCELINE (*repassant et regardant à la porte à chaque fois que l'on frappe*).

FIDÉLIO ne revient point ..... Ç'a n'est pas étonnant ; il avoit tant de courses, tant de commissions à faire ! . . . Oh d'puis queuqu'temps le pauvre garçon a ben du mal .... Enfin c'est

aujourd'hui qu'mon pere doit fixer l'jour de mon mariage avec lui ! . . . J'ai dans l'idée que , de tous les jours de ma vie , celui-là s'ra l'plus joli . . . . Comme nous f'rons gentiment nos affaires ! Fidélio toujours porte-clefs , avec la survivance de mon pere ; et moi , blachisseuse des prisonniers ; métier où tout est gain dans ce château.

PREMIER COUPLET.

Fidélio , mon doux ami,
Qu'il me tarde d'être ta femme !
Fille , helas ! ne peut qu'à demi
Avouer c'qui s'passe en son ame :
Mais sans rougir te caresser,
Dans mes bras pouvoir te presser,
Te dire à chaque instant : Je t'aime. . . . .
(*Elle pousse un profond soupir et porte la main sur son cœur.*)
Si le seul espoir du bonheur ,
De plaisir, fait battre mon cœur,
Qu'est-ce donc (*bis*) que le bonheur même ?

IIe. COUPLET.

Accord , fidélité , repos ;
Oui , tel sera notre partage ;
Et bientôt d'jolis p'tits marmots
Viendront embellir not'ménage.
Il me semble déja les voir
Sur nos genoux , grimper, s'asseoir
Et nous balbutier : Je t'aime. . . . .
(*Elle porte encore la main à son cœur en poussant le plus tendre soupir.*)
Si le seul espoir du bonheur ,
De plaisir, fait battre mon cœur ,
Qu'est-ce donc (*bis*) que le bonheur même ?

JACQUINO.

Si je n'ai pas ouvert ce matin cette porte deux cents fois . . . . je ne m'appelle pas Eustache-Innocent Jacquino . . . . (*à Marceline.*) Enfin l'on peut causer. (*On frappe.*) Encore ! . . . . . impossible de quitter ce maudit guichet , impossible ! (*Il va ouvrir.*)

MARCELINE (*à part.*)

Il va sans doute me parler encore de son amour , tenons-nous bien.

JACQUINO (*à la personne qui vient de frapper , et fermant la porte sur elle.*)

On lui r'mettra , on lui r'mettra . . . . (*à Marceline.*) J'espere qu'à présent on ne nous interrompra plus.

DUO.

JACQUINO.

Mon p'tit bijou, ma p'tite belle,
J'voudrois ben causer avec toi.

MARCELINE (*toujours travaillant.*)

Eh bien ! que voulez-vous de moi ?

JACQUINO.

Mais n'faut pas faire la cruelle.

MARCELINE.

Parlez; que voulez-vous de moi?

JACQUINO.

Pour tes appas depuis long-temps j'soupire.

MARCELINE (*avec malice.*)

En vérité!

JACQUINO.

C'est comme un feu, comme un délire.

MARCELINE.

En vérité!

JACQUINO.

Enfin, pour trancher court, je t'aime;
Et voudrois être aimé de même:
C'est-i' clair?

MARCELINE.

Je vous comprends bien?

JACQUINO.

Prends mon cœur; donne-moi le tien.

MARCELINE.

Un moment; il faut nous entendre!

JACQUINO.

Eh bien?.....

(*On frappe à la porte du fond.*)

MARCELINE (*souriant.*)

On frappe, allez, ne faites pas attendre.

ENSEMBLE.

JACQUINO (*à part.*)	MARCELINE (*aussi à part.*)
Ah jarny! que c'est malheureux!	Il me fait toujours les doux yeux:
V'là qu'mon amour alloit au mieux.	Ah, jarny! que c'est ennuyeux!

MARCELINE (*pendant que Jacquino va ouvrir.*)

Qui? moi, je deviendrois sa femme!
A l'amour, au bonheur, moi, je renoncerois!
Non, non, je sens que sur mon ame,
Fidélio regne à jamais.

JACQUINO (*revenant après avoir ouvert et fermé la porte.*)

Ça revenons à notre affaire.....
Bien fidelement j't'aimerai.

MARCELINE.

Pour moi, je n'épouserai
Que celui qui saura me plaire.

JACQUINO (*ricannant.*)

Oh! si c'n'est qu'ça, je te plairai.

MARCELINE.

C'est queuqu'fois difficile à faire.

JACQUINO.

Quand tu seras ma ménagere,
Je te caresserai,
Je te dorlotterai,
Je te réjouirai,
Je serai si genti, si soumis et si tendre!....
(*On frappe encore à la porte.*)
On frappe, allez, ne faites pas attendre.

ENSEMBLE.

JACQUINO (*allant ouvrir.*)	MARCELINE (*à part.*)
Ah, jarny, que c'est malheureux!	Il me fait toujours les doux yeux:
V'là qu'mon amour alloit au mieux.	Ah, jarny! que c'est ennuyeux!

MARCELINE. (*Elle a fini de repasser.*)

(*A part.*) Faut décidément que j'lui parle ferme, et que j'lui donne son congé. (*A Jacquino qui revient tout essoufflé.*) Tenez, Jacquino, je suis trop franche pour vous tromper plus long-temps. Vous n'pouvez m'convenir; j'vous l'dis à cœur ouvert; et vrai, si vous voulez vous marier, vous ferez bien d'vous adresser à une autre qu'à moi.

JACQUINO.

Ah oui-dà, p'tite effrontée..... Oh vous avez beau faire, j'vous aimerai malgré vous; je n'saurois m'en empêcher d'abord; n'faut pas vous imaginer, m'am'zelle, que quand l'amour a pris son pli, ça s'déplisse aussi aisément que ce linge qu'vous r'passez là..... (*Il le tire avec impatience.*)..... Et puis quand un'fois on a reçu les avances d'un amoureux.....

MARCELINE.

Comment, qu'voulez-vous dire?

JACQUINO.

Sur'ment. L'été dernier vous n'faisiez pas comme ça vot'renchérie..... C'étoit mon p'tit Jacquino par-ci, mon p'tit Jacquino par-là; vous m'laissiez chauffer vos fers, plier vot linge, porter vos paquets aux prisonniers; enfin tout c'qu'une honnête fille peut permettre à un honnête garçon..... Mais d'puis que M. Fidélio est entré c'château, l'on n'voit plus qu'lui, on ne r'cherche qu'lui; on n's'occupe plus que d'lui.

MARCELINE.

Eh bien oui, je l'aime ; et ce qu'il y a de plus joli encore, c'est qu'j'en suis aimée..... mais j'dis aimée !

JACQUINO.

Fi ! n'avez-vous pas de honte ! Un garçon qui vient d'je n'sais où, qui appartient à je n'sais qui ; et qu'vot pere a ramassé par pitié à cette porte, (*il désigne la porte du fond*) où depuis long-temps i'fesoit des commissions à qui vouloit l'employer.

MARCELINE.

On sait bien qu'il est pauvre et orphelin, lui-même i'n's'en cache pas ; mais ça n'y fait rien ; tout ç'a ne l'empêchera pas d'être bientôt mon mari.

JACQUINO (*avec emportement.*)

Et vous croyez que j'souffrirai ça..... qu'ça n'soit pas devant d'vant moi toujours ; car il en arriv'roit malheur.

SCENE II.

LES MEMES, ROC. (*Il entre par l'arcade à la droite du spectateur, qu'il referme sur lui.*)

ROC.

Eh ben, vous vous fâchez donc toujours, vous autres?

MARCELINE.

Pardine, v'là-t-il une heure qu'i'm'poursuit, qu'i'm'tourmente.....

ROC.

Comment donc ?

MARCELINE.

I'veut que j'laime et que j'l'épouse, rien qu'ça, mon pere.

JACQUINO.

Certainement.

ROC (*à Marceline.*)

Et qu'est-ce que tu dis à cela toi ?

MARCELINE.

Que l'un m'est aussi impossible que l'autre.

JACQUINO.

Oh ça m'est égal; j'entends et j'prétends.....

ROC (*avec ironie.*)

Tu entends..... tu prétends.....

JACQUINO.

C'est qu'i'n'faut pas vous imaginer.....

ROC (*brusquement.*)

Allons, tais-toi; eh ben oui, j'n'aurons qu'une fille, j'laurons faite exprès ben tournée, ben gentille, (*il passe sa main sous le menton de Marceline*) j'm' s'rai donné ben d'la peine à l'élever, à la conserver saine et sauve jusqu'à seize ans..... et tout ça pour monsieur. (*Il fixe Jacquino en riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !.... (*à Marceline*) Fidélio n'est pas encore de retour ?

MARCELINE.

Non, mon pere.

(*On frappe à la porte du fond.*)

JACQUINO (*courant ouvrir avec vivacité.*)

On va, on va.

ROC.

Il aura sans doute été forcé d'attendre long tems chez le forgeron.

MARCELINE.

Le voici !..... Le voici !...

SCENE III.

LES MEMES, LÉONORE. (*Elle est vêtue d'une veste de bure, petit gillet rouge, culotte comme la veste, bottines, large ceinture de cuir noir, serrée par une grande boucle de cuivre; ses cheveux ramassés sur une résille Elle a sur le dos une hotte chargée de provisions; elle porte aussi sur ses bras plusieurs chaînes qu'elle dépose, en entrant, près de la loge du guichetier, et sur le côté une boîte de ferblanc attachée à une courroie, en forme de sautoir.*

MARCELINE.

COMME il s'est chargé !.... Mon dieu, comme la sueur coule sur son visage !

ROC.

Attends, attends..... (*Il lui aide avec sa fille à décharger sa hotte, qu'on dépose auprès de l'arcade à la gauche du spectateur.*)

JACQUINO (*à part, et sur le devant du théâtre.*)

C'étoit ben la peine d'aller ouvrir si vîte, pour ne pas faire attendre monsieur. (*Il rentre dans sa loge.*)

ROC (*à Léonore*).

Mon pauvre Fidélio, tu en as assez au moins.

LEONORE (*s'avançant en s'essuyant la figure avec son mouchoir.*)

Je ne m'en défends pas, je suis un peu fatigué..... ouff.... j'ai cru qu'on ne finiroit jamais de raccomoder ces maudites chaînes.

ROC.

Sont-elles en bon état ?

LÉONORE.

Oh rien n'y manque, je vous assure..... Je ne crois pas que les prisonniers parviennent maintenant à les briser.

ROC.

A combien se montent tous les achats ?

LÉONORE.

A douze piastres environ..... En voici la note exacte.

ROC (*examinant la note que lui remet Léonore.*)

Bon ! excellent ! Comment diable ! Voilà des articles où nous pourrons gagner au moins le double..... Vrai, je n'sais comment tu fais ton compte ; mais tu achetes tout bien moins cher que moi ; j'ai plus gagné depuis six mois que je t'ai mis à la tête des provisions, que je ne faisois auparavant dans une année entiere.

LÉONORE.

Je fais.... du mieux qu'il m'est possible.

ROC.

On n'a pas plus d'zele, et sur-tout plus d'intelligence.... Aussi je sens que chaque jour je m'attache à toi davantage ; et quoique tu ignores ta naissance, que tu sois sans aveu, sans parens, je suis décidé à faire de toi mon gendre.

MARCELINE.

Ce s'ra-t-i ben-tôt, mon pere ?

ROC.

Dès que le gouverneur sera parti pour Séville ; nous s'rons plus à notre aise. Vous savez ben qu'il a coutume d'y faire un voyage tous les mois, pour rendre compte de c'qui s'passe ici : il doit partir sous peu de jours, et j'vous marie le lend'main d'son départ, vous pouvez y compter.

MARCELINE.

Le lend'main de son départ ; voilà qui est ben entendu ?

LÉONORE (*affectant aussi un air de joie*).

Le lendemain de son départ ?.... (*à part.*) Comment sortir de ce nouvel embarras ?

ROC.

Ah ça, mes enfans, vous vous aimez bien, n'est-ce pas ? Mais ça n'suffit pas en ménage : il faut encore .... (*Il fait le geste de quelqu'un qui compte de l'argent.*)

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Sans un peu d'or, un peu d'aisance,
Retenez bien cette leçon,
Dans la misère et l'abandon
On traîne une triste existence.
Mais le moindre petit trésor
Rend heureux, fait aimer la vie.
Emplois, crédit, pouvoir, châteaux, femme jolie :
On obtient tout avec de l'or,
Oh la bonne chose que l'or !

IIe. COUPLET.

Il n'est aucune jouissance
Que ne procure du comptant :
On satisfait dans un instant
Orgueil, ambition, vengeance.
Parmi les grands on prend l'essort :
On se dit homme d'importance,
Lorsque dans l'antichambre est l'extrait de naissance,
Mais tout se couvre avec de l'or :
Oh la bonne chose que l'or !

(*Il bat son briquet et allume sa pipe.*)

LÉONORE.

Vous avez beau dire, maître Roc, je soutiens, moi, que l'union de deux cœurs bien assortis est la source du vrai bonheur, et que l'amour conjugal sur-tout ... Oh ! l'amour conjugal doit être le premier trésor qui existe sur la terre .... Il en est un autre cependant qui ne me seroit pas moins précieux .... Mais tous mes efforts, je le vois avec douleur, ne pourront me le faire obtenir.

ROC.

ROC.

Et quel est cet autre trésor ?

LÉONORE.

Votre confiance .... Pardonnez-moi ce petit reproche ; mais souvent je vous vois revenir des souterrains de ce château, hors d'haleine et souvent de sueur ; pourquoi .... ne me permettez-vous pas .... de vous y accompagner ? Il me seroit si doux de vous aider dans vos travaux, et de partager vos fatigues !

ROC.

Tu sais bien que j'ai les ordres les plus précis de n'laisser pénétrer qui que ce soit auprès des prisonniers d'état.

MARCELINE.

C'est ben dit ; mais il y en a tant dans cette forteresse !.... vous vous tuez aussi.

LÉONORE.

Elle a raison, maître Roc .... On doit faire son devoir sans doute ; (*du ton le plus tendre.*) mais il est bien permis, je pense, de songer quelquefois à se ménager pour ceux qui nous aiment. (*Elle presse une de ses mains dans les siennes.*)

MARCELINE (*pressant contre son sein l'autre main de Roc.*

A se conserver pour ses enfans.

ROC (*après les avoir fixé tous les deux avec attendrissement*).

Il est certain qu'je n'peux pas résister seul à tant de travaux ; et il faudra bien que le gouverneur, malgré toute sa sévérité, me permette de te conduire avec moi dans les cachots du secret..... (*Léonore laisse échapper un grand mouvement de joie*) Il en est un cependant où, malgré que j'sois ben sûr de toi, Dom Pizare ne souffrira jamais que je te conduise.

MARCELINE.

N'est-ce pas celui de c'prisonnier dont vous nous parlez quelquefois ?

ROC.

Justement.

LÉONORE.

Il y a long-temps, je crois.... qu'il est dans ces prisons ?

ROC.

Deux ans passés.

LÉONORE.

(*Avec élan.*) Deux ans dites-vous.... (*Revenant à elle*) Il faut que ce soit un grand criminel.

ROC.

Ou qu'il ait d'grands ennemis ; cela revient à-peu-près au même.

MARCELINE.

On n'a donc jamais pu savoir d'où il étoit, ni comment il se nommoit ?

ROC (*fumant toujours.*)

Il a voulu souvent jaser avec moi d'tout cela....

LÉONORE.

Eh bien!

ROC.

Mais, comme dans mon état il faut se donner le moins qu'on peut de s'crets à garder, j'nai pas voulu l'entendre.... Oh! i-n'me tourment'ra pas long-temps celui-là.... il ne peut aller loin.

LÉONORE (*avec altération*).

Comment donc ?

ROC (*avec mystere*).

Des ordres sont donnés de le laisser périr de faim.

LÉONORE (*à part.*)

Ciel !

MARCELINE.

O mon dieu ! qu'a-t-il donc fait pour ça ?

LÉONORE.

J'avois raison de vous dire.:.. que c'étoit à coup sur.... un grand criminel.

ROC (*avec plus de mystere encore.*)

Depuis un mois dom Pizare me fait réduire chaque jour sa portion.... il n'a plus que deux onces de pain noir par vingt-quatre heures, et une demi-mesure d'eau.... Jamais d'lumiere que celle d'ma lanterne.... Plus d'paille.... rien.... c'qui fait q'tous ses vêtemens pourris....

MARCELINE.

Ah! gardez-vous bien d'y conduire mon Fidélio ; ce spectacle affreux lui f'roit trop de mal.... Pas vrai, mon ami ?

LÉONORE.

Pourquoi donc ?.... Il faut bien s'accoutumer à tout.... sur-tout dans notre état.... Oh! j'ai de la force et du courage.

ROC (*lui frappant sur l'épaule.*)

Bien, mon garçon, bien!.... suis charmé de t'voir ces

dispositions là . . . . Tu f'ras ton chemin, c'est moi qui te l'dis ; oh ! tu f'ras ton chemin . . . . Allons, allons, cela m'enhardit et m'décide à demander au gouverneur . . . . Justement le voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PIZARE, GARDES.

(Il entre par l'arcade, à la gauche du spectateur.)

PIZARE *(au chef des gardes.)*

TROIS sentinelles sur le rempart . . . . douze hommes nuit et jour à l'entrée du pont-levis . . . . autant du côté du parc . . . . et sur-tout qu'on amène devant moi quiconque s'approcheroit des murs de ce château. Allez ! *(Les gardes se dispersent et disparoissent.)* *(A Roc.)* Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

ROC.

Non, seigneur.

PIZARE.

Où sont les dépêches ?

ROC, *lui remettant plusieurs lettres que Léonore tire de la boëte qu'elle porte.*

Les voici.

PIZARE, *ouvrant les lettres qu'il examine.*

Toujours des recommandations, ou des reproches . . . . . Je n'en finirois pas si je voulois écouter tout cela . . . . *(s'arrêtant sur une lettre)*. Mais que vois-je ! . . . Je crois reconnoître cette écriture . . . . Lisons . . . . *(Il ouvre la lettre et la lit sur le devant du théâtre, après avoir fait signe à Roc qui se retire et emporte pendant ce temps-là la flotte de Léonore dans l'arcade qui est auprès. Marceline lui aide ainsi que Léonore qui a les yeux attachés sur Pizare jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans la coulisse)*.

» Je vous donne avis que le ministre instruit que les prisons » d'état que vous commandez, renferment plusieurs victimes du » pouvoir arbitraire, part demain pour aller les visiter et examiner » lui-même votre conduite, prenez vos précautions ; et tâchez » s'il en est encore temps, d'échapper à ses recherches. »

Ciel ! s'il découvroit que je tiens ici dans les fers ce Florestan qu'il croit mort et dont j'ai tant sujet de me venger ; ce Florestan qui voulut me dévoiler aux yeux de l'état et m'arracher ses faveurs . . . . . Ministre si vanté, je saurai te tromper encore et me soustraire à ta vigilance . . . . *(avec trouble et égarement)*.

Il doit arriver aujourd'hui ! . . . Je n'ai pas un seul instant à perdre. . . . (*au chef des gardes qui traverse en ce moment le fond du théâtre à la tête de plusieurs soldats*). Capitaine ? écoutez. (*il l'amene sur le devant de la scène et lui parle à demi-voix*). Montez au donjon avec un trompette . . . vous serez bien sûr. . . . vous regarderez attentivement et sans relâche sur la route de Séville ; aussitôt que vous appercevrez de loin une voiture accompagnée de plusieurs gardes , vous m'en ferez donner le signal par le trompette à l'instant même. . . . Entendez-vous ; le signal à l'instant même. . . . la plus grande exactitude surtout , et de la discrétion ; vous répondez de tout sur votre tête. (*Le capitaine s'éloigne avec les gardes qu'il avoit laissés au fond du théâtre*). Quel parti prendre maintenant pour me débarrasser promptement de ce Florestan? (*après un moment de silence et de réflexion pendant lequel il porte ses regards sur Roc qui rentre en ce moment sur la scène avec Léonore et Marceline*). Il n'en est qu'un. . . . oui , c'est le seul qui me reste dans cette circonstance. . . . Roc ?

ROC.

Seigneur.

PIZARE.

Suis-moi ; j'ai quelque chose d'important à te communiquer.

ROC (*avec étonnement*).

A moi , seigneur.

PIZARE (*brusquement*).

Suis-moi , te dis-je. (*Il sort par l'arcade qui est ouverte: Roc le suit*).

SCENE V.

LÉONORE, MARCELINE.

MARCELINE.

I va sur'ment profiter d'ça , pour faire part de n'ot' mariage au gouverneur , et lui d'mander qu'il s'intéresse à nous. . . . Enfin v'là donc qu'est décidé : je s'rai dans peu de jours la femme de mon Fidélio!. . . . ah ça puisque nous v'là seuls, voyons , faut conv'nir de nos faits.

LÉONORE (*avec embarras.*)

Bien volontiers.

DUO.

MARCELINE.

Pour être heureux en mariage,
Il faut d'abord de la fidélité,
Jamais je ne serai volage.

LÉONORE.

Jamais je ne serai volage.

MARCELINE.

Déja c'est un point d'arrêté.

LÉONORE.

Oui, oui, c'est un point arrêté.

MARCELINE.

Faut avec ça d'la confiance.
Jamais tu ne me tromperas!

LÉONORE (*éludant la réponse.*)

Jamais tu ne me tromperas?

MARCELINE (*avec abandon.*)

Comme au fond d'un ruisseau, mon ami, tu liras
Tout au fond de ma conscience.

ENSEMBLE.

LÉONORE (*à part.*)
Quelle souffrance!
Quel embarras!
Et qu'il m'en coûte, hélas!
D'abuser de son innocence!

MARCELINE (*aussi à part.*)
Douce alliance!
Jours pleins d'appas!
L'bonheur ne nous quittera pas!
Oui, tout m'en offre l'assurance.

LÉONORE.

Qui, près de toi, ne seroit pas heureux,
Intéressante créature!

MARCELINE.

Et puis il faudra que nature
Vienne à son tour serrer nos nœuds.
Va, va laisse-moi faire;
Pour combler tous nos vœux,
D'un p'tit Fidélio j'te ferai bientôt pere.
L'premier mot qu'il prononcera

LÉONORE.

Sera maman,

MARCELINE.

Sera papa,

ENSEMBLE.

LÉONORE. | MARCELINE.

Sera maman, | Sera papa.

MARCELINE.

Il me semble déjà l'entendre.

LÉONORE, *vivement et avec beaucoup d'émotion.*

Ah puissent tes enfans te rendre
Même tendresse et même attachement !

MARCELINE.

O mon ami, quel doux frémissement
J'éprouve en ce moment !

ENSEMBLE.

LÉONORE, *à part.* | MARCELINE, *aussi à part.*

Quelle souffrance ! | Douce alliance !
Quel embarras ! | Jours pleins d'appas !
Et qu'il m'en coûte hélas, | L'bonheur ne nous quittera pas :
D'abuser de son innocence ! | Oui, tout m'en offre l'assurance.

(*Pendant la ritournelle, Léonore tombe dans une profonde réverie.*)

MARCELINE.

Allons, te voilà encore tombé dans tes rêveries ordinaires; c'est singulier, comme tu passes tout-à-coup d'la joie à la tristesse.... On diroit, mon ami, que tu aurois des chagrins que tu voudrois cacher.

LÉONORE.

Moi ! point du tout, je t'assure.

MARCELINE.

Eh bien, imite-moi donc : je ne fais que chanter et rire, moi, sur-tout, d'puis qu'il est décidé que tu s'ras mon mari.

LÉONORE.

Ah ! si comme toi, j'avois une famille ! . . . . Si comme toi, je connoissois mon pere ! . . . .

MARCELINE.

Comment tu penses toujours à ça . . . . Tu m'avois cependant bien promis d'être plus raisonnable.

LÉONORE.

Que veux-tu ; malgré moi cette idée me suit par-tout et me tourmente sans cesse.

MARCELINE.

Je ne m'étonne donc plus de c'que tu disois l'autre jour en rêvant.

LÉONORE (*avec altération*).

En rêvant. . . . . Moi, j'ai parlé en rêvant !

MARCELINE.

Certainement; et ben distinctement encore. . . . . Tu venois d'faire tes commissions : accablé de fatigue et d'chaleur, tu t'étois endormi sous les arbres qui sont dans cette cour. (*Elle désigne l'arcade qui est ouverte.*) Je m'approchai bien doucement, bien doucement, persuadée que tu jouissois d'un sommeil paisible..... Mais tu me parus agité ; de longs soupirs sortoient du fond de ta poitrine ; et avec ce ton.....là..... de quelqu'un ben en peine, tu prononças ces mots : . . . . « *Je le découvrirai..... oui, oui, je le découvrirai.*

LÉONORE (*avec le plus grand trouble.*)

Et . . . . . Je ne dis rien autre chose !

MARCELINE.

Je n'entendis que cela.

LÉONORE (*reprenant ses sens par degrés.*)

Tu le vois, Marceline ; le besoin de connoître les auteurs de ses jours, est si bien commandé par la nature, qu'il nous poursuit jusques dans les bras du sommeil.

MARCELINE.

C'est aussi te donner trop d'tourmens. . . . . oh ! je m'promets bien, quand tu s'ras mon mari, de n'pas t'laisser faire de ces vilains rêves-là. . . . . Mais voici bientôt l'heure où les prisonniers du p'tit Pavillon vont v'nir prendre l'air dans ces cours, je vais emporter chez nous tout mon linge, afin d'séparer c'qui vient à chacun d'eux. (*Elle va chercher le linge qui est sur la table qu'elle pousse tout près de la coulisse, et sous laquelle elle met ses fers et son fourneau.*)

LÉONORE.

Attends ; je vais t'aider.

MARCELINE.

Non, non ; c'est inutile. . . . . Mon pere ne vas pas tarder à r'venir, faut l'attendre ici afin d'savoir c'que le gouverneur. . . . Et s'il y a d'bonnes nouvelles pour nous, tu viendras tout de suite m'en faire part.

LÉONORE.

Sois tranquille.

MARCELINE.

Allons, du courage, mon ami, du courage !..... Va, si tu es sans parens, sans famille, songe bien que ta Marceline t'aime assez pour te tenir lieu de tout..... (*Elle s'éloigne en la regardant tendrement.*) Entends-tu bien ; de tout..... oui, oui..... de tout..... (*Elle sort par l'arcade ouverte, en regardant Léonore à qui elle fait des signes d'amitié, jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait disparue.*)

SCENE VI.

LÉONORE, *seule.*

QUEL abandon touchant ! quelle aimable candeur !.... qu'il est pénible pour moi de la tromper ainsi !.... mais tout m'y contraint, et cette ombre impénétrable dont je me couvre depuis si long-temps m'est nécessaire pour achever mon entreprise..... l'achever..... le pourrai-je ?.... que d'obstacles à vaincre ! que de dangers à courir !.... n'importe ; je touche au moment tant desiré de pénétrer dans les cachots secrets de cette forteresse ; tout me dit que mon époux y vit encore ; Dieu m'a donné des forces au-delà de mes espérances..... Allons, quoiqu'il puisse m'en arriver, il faut achever mon ouvrage.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Qu'il m'a fallu depuis deux ans
De courage et de patience !
Toujours sont des fardeaux pesans ;
Nouveaux dangers, craintes, souffrance...
Ah ! je l'éprouve en ce moment,
Rien dans la nature n'égale
Ce feu sacré, ce sentiment
De la piété conjugale.

IIe. COUPLET.

O toi qui causes tous mes maux,
Je crois te voir.... je crois t'entendre !...
Oui, tu gémis dans ces cachots ;
Et je ne saurais y descendre.....
Ah, si par les soins que j'ai pris,
Je peux franchir cet intervalle ;
C'est alors que j'aurai le prix
De la piété conjugale !

SCENE

SCENE VII.

LÉONORE, ROC.

ROC. (*Il revient avec précipitation.*)

Fidélio?.... es-tu seul?... Il faut que j'te parle.

LÉONORE, *sur le devant de la scène.*

Comme vous paroissez ému, maître Roc! Le gouverneur vous auroit-il mal accueilli?

ROC.

Ben au contraire; je n'lai jamais vu aussi confiant, aussi familier.... J'lui ai d'abord fait part de ton mariage avec Marceline; il en a paru charmé, m'a fait l'éloge de ta fidélité, de ton intelligence, et m'a permis de te conduire, et ça, dès aujourd'hui, dans tous les cachots des prisonniers d'état....

LÉONORE, *réprimant un grand mouvement de joie.*

Dès aujourd'hui!....

ROC.

Oui.... et nous allons commencer par celui de c't'inconnu dont nous parlions tantôt.... Il faut que dans une heure il soit....

LÉONORE.

Quoi donc!

ROC.

Mort....

LÉONORE, *frappée.*

Mort!

ROC.

Et qu'il ne reste pas la moindre trace de son existence.

LÉONORE, *avec la plus vive émotion.*

Mort, dites-vous!

ROC.

J'en ai d'abord frémi comme toi.... mais l'gouverneur assure que l'intérêt de l'état en dépend; qu'il y va du r'pos et d'l'honneur d'une des premieres familles d'Espagne: tant y a que j'ai promis....

LÉONORE, *avec explosion.*

D'assassiner ce malheureux!

ROC.

Non pas, non pas.... Voici c'dont nous sommes convenus....

LÉONORE, *avec une vivacité dévorante.*

Voyons.... voyons....

ROC.

Trois heures vont sonner....

LÉONORE.

Oui, dans l'instant.

ROC.

Les prisonniers du p'tit pavillon vont v'nir prendre l'air, suivant l'usage....

LÉONORE.

Sans doute; eh bien?

ROC.

Mais donne-moi donc l'temps d'parler.... Nous allons profiter de c'moment-là pour descendre tous les deux, et à l'insçu de qui que ce soit, dans l'endroit où est enchaîné l'prisonnier dont il s'agit. Là, sans lui dire un seul mot, et sans répondre aux questions qu'il pourra nous faire, nous nous mettrons à décombrer l'entrée d'une citerne profonde, qui se trouve sous les restes d'un vieux cachot séparé du sien. Nous ne perdrons pas une seule minute; et sitôt notre ouvrage terminé, j'en donnerai l'signal dont je suis convenu; nous ouvrirons la porte à laquelle se présentera un homme masqué que nous introduirons dans le souterrain... et... qui... qui achevera le reste.

LÉONORE.

Je vous entends.... oui, oui.... je vous comprends.

ROC.

Nous remont'rons ensuite ici, et nous partagerons cette bourse (*Il la tire de son sein.*) que le gouverneur vient de me donner, et qui contient cent piastres d'or.

LÉONORE, *affectant une grande joie.*

Cent piastres d'or!

ROC.

J'étois bien sûr que ça t'f'rait l'même effet qu'à moi.... oui, cinquante pour chacun.... mais c'est à condition qu'i n's'ra jamais question de rien; j'lai bien promis au gouverneur; tu connois sa sévérité, son pouvoir: songe bien qu'un seul mot nous perdroit tous les deux.

LÉONORE.

Ne craignez rien, ne craignez rien, vous dis-je.... et soyez sûr que ce secret important.... m'intéresse autant que vous.... (*Après un moment de silence et de réflexion.*) Oui, je vous accompagnerai.... je suis trop fier de votre confiance.... et de celle du gouverneur, pour ne pas y répondre... je n'ai pu, je l'avoue, me défendre d'un premier mouvement....

ROC.

Oh! bien naturel: je l'ai r'senti tout d'même.

LÉONORE, *avec adresse, et passant familièrement un bras sur le col de Roc.*

Mais, après tout, de quoi s'agit-il?.... d'ouvrir une citerne; voilà tout.... nous devons ignorer l'usage qu'on veut en faire....

ROC.

C'est-çà, c'est-çà.

LÉONORE.

Ce n'est pas à nous d'aller au-delà des ordres qu'on nous donne.... et quand bien même il s'agiroit d'un crime.... (*Elle frissonne.*) ce que je suis loin de penser.... nous pouvons jamais en être les complices.

ROC.

C'est c'que je m'suis dit.... C'est singulier, comme ta façon d'voir les choses s'accorde toujours avec la mienne.... Allons, voilà qui est bien entendu.... (*lui donnant un trousseau de clefs.*) Tiens, voici les clefs du p'tit pavillon: j'te r'garde dès ce moment, comme un s'cond moi-même; aussitôt que tu entendras sonner 3 heures, tu ouvriras cette grille aux prisonniers (*Il désigne l'arcade qui est fermée.*); tu viendras ensuite me r'trouver chez nous, où j'vais, en t'attendant, me précautionner des outils nécessaires pour notre travail... Allons, mon Fidélio, allons; voilà une bonne journée qui s'prépare pour toi; il faut en profiter, mon garçon, il faut en profiter. (*Il sort par l'arcade à la gauche du spectateur.*)

SCENE VIII.

LÉONORE, *seule.*

Oui, oui, j'en profiterai,.... exécrable Pizare! Je saurai déjouer tes complots et braver ta barbarie.

AIR. (*Le mouvement en est vif et plein de force.*)

O toi, mon unique espérance,
Toi qui venges le juste et frappe le méchant,
Sauve à la fois, Dieu tout puissant,
L'amour, l'hymen et l'innocence.....

Dans un moment peut-être hélas !
Sur mon époux une main sanguinaire ...
Soutiens ma force; ô ciel ! arme mon bras;
Dans son cachot conduis mes pas.
Si je ne puis le rendre à la lumiere,
J'y pourrai du moins recueillir
Ses adieux, son dernier soupir....
O toi, mon unique espérance, etc.

J'ai pensé vingt fois me trahir devant ce geolier.... A travers sa rudesse, il porte un cœur vraiment sensible.... Si je lui découvrois qui je suis !.... Peut-être que mon dévouement, la singularité de ma situation .... mais il est trop attaché aux profits de son emploi, pour accepter mes offres; il redoute trop la puissance et l'inflexibilité du gouverneur, pour ne pas me sacrifier à ce barbare .... Non, non; il faut suivre mon projet .... (*Ici on entend l'horloge.*) Trois heures sonnent; exécutons d'abord les ordres qu'on m'a donnés; ils sont sacrés pour moi, puisqu'ils ont pour objet le soulagement de tant d'infortunés. (*Elle va ouvrir la grille, et revient sur le devant du théâtre.*) Allons, le sort en est jeté .... sauvons mon époux, ou mourons avec lui. [*Elle sort.*]

SCENE IX.

PRISONNIERS DE TOUT AGE.

(*Ils descendent de la grille pendant le morceau suivant, et remplissent le théâtre*)

CHOEUR.

Que ce beau ciel, cette verdure,
Versent sur nous un beaume frais !
Qu'il est cruel, douce nature,
D'être privé de tes bienfaits !

UN PRISONNIER.

Mais livrons-nous à l'espérance
Peut-être un jour la Providence
Pourra de notre sort adoucir la rigueur
Et nous rendre l'indépendance.

TOUS LES AUTRES, *chacun à part avec l'élan le plus vif.*

Je pourrais juste ciel, retrouver le bonheur,
Et renaître à l'indépendance !....

LE PRISONNIER.

Parlez plus bas.... de la prudence !...
Craignez, craignez le gouverneur !

TOUS LES AUTRES.

Parlons plus bas.... de la prudence !...
Craignons, craignons le gouverneur !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que ce beau ciel, cette verdure,
Versent sur nous un beaume frais !
Qu'il est cruel, douce nature,
D'être privé de tes bienfaits !

[*En achevant ce morceau, qui doit finir insensiblement, ils sortent par l'arcade qui est à la gauche du spectateur, et la toile tombe.*]

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un souterrein obscur. Sur le côté de la scene, à la gauche du spectateur, est un avancement formant l'entrée d'un vieux cachot, auprès duquel sont plusieurs grosses pierres. Sur l'autre côté de la scene, et vis-à-vis, est un pareil avancement tout-à-fait en ruines et environné de décombres, formant un creux, dans lequel est une citerne; au-dessus de ces ruines sont plusieurs crévasses, à travers lesquelles on apperçoit les marches d'un escalier qui se perd dans le lointain. Au fond du théâtre est une grande porte double, percée dans une épaisse muraille, et élevée sur plusieurs marches de pierres.

SCENE PREMIERE.

FLORESTAN, *seul.*

(Pendant la ritournelle, il sort du cachot qui est à la gauche du spectateur, et vient s'asseoir sur les pierres qui sont auprès. Il est attaché par le milieu du corps, à une longue chaîne, dont l'extrémité est scellée dans le mur.)

RECITATIF.

Dieux quelle obscurité !... quel éternel silence !...
Quoi separé de tout; et seul dans l'univers !....
N'est-il donc point, grand dieu, de terme à ma souffrance ?
Dois-je finir mes jours dans ces indignes fers ?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Faut-il au printemps de mon âge
Languir dans la captivité ?
Eh quoi, l'abandon, l'esclavage
Sont le prix de la vérité !
Pour un destin si déplorable
De quoi Suis-je coupable hélas ?
D'un tyran, d'un monstre exécrable,
J'ai dévoilé les attentats.

IIe. COUPLET.

(Il tire un portrait de son sein.)

O toi dont l'image chérie
Seule est témoin de mes douleurs,
Ma Léonore, ô tendre amie !
Résigne-toi : seche tes pleurs :
Si l'on termine ma carriere,
Eleve ton ame, et dis-toi :
« Jusques à son heure derniere,
« Mon époux fut digne de moi.

(Ici on apperçoit à travers les crévasses Roc et Léonore qui descendent l'escalier à la lueur d'une lanterne.)

IIIe. COUPLET.

O seul appui de l'innocence,
Justice, où donc est ton pouvoir ?
Ah si tu ne prends ma défense,
Il ne me reste plus d'espoir....
Mais je m'affaiblis, je chancelle....
La faim ..... le froid, glacent mes sens....
Viens, ô mort !... c'est toi que j'appelle ;
Viens mettre un terme à mes tourmens !

(Il tombe accablé sur les pierres qui sont auprès de lui : son visage est caché dans ses mains.)

SCENE II.

FLORESTAN, ROC, LÉONORE.

(La porte du fond du théâtre s'ouvre : Roc entre le premier ; il porte à la main une grosse lanterne et sous le bras une gourde pleine de vin ; Léonore descend ensuite portant sur l'épaule une pelle de bois et deux pioches.)

LÉONORE [*à demi-voix*].

Comme il fait froid dans ce souterrain !

ROC.

Ça n'est pas étonnant.... Il est si profond !

LÉONORE [*regardant de tous côtés avec inquiétude et avidité.*]

J'ai cru que nous n'en trouverions jamais l'entrée.

ROC (*s'avançant du côté de Florestan.*)

Le voici.....

LÉONORE.

Où donc ?

ROC (*lui montrant Florestan.*)

Là..... Etendu sur ces pierres.

LÉONORE (*d'une voix altérée, et cherchant à reconnoître le prisonnier.*)

Il paroît sans mouvement.

ROC.

Il est peut-être mort.

LÉONORE (*frissonnant.*)

Vous croyez !

(*Florestan fait un mouvement convulsif.*)

ROC (*à demi voix.*)

Non, non : il someille..... Il faut en profiter pour nous mettre à l'ouvrage : nous n'avons pas de temps à perdre.

(*Il va à la droite du spectateur.*)

LÉONORE [*à part et le suivant.*]

Impossible de démêler aucun de ses traits ; impossible !..... ô mon dieu, si c'est lui, protege-moi !

ROC. [*Il pose la lanterne sur le haut de l'avancement qui se trouve auprès de lui, et le théâtre s'éclaire à moitié.*]

C'est là..... sous ces décombres que se trouve la citerne en question. . . . Il ne s'agit que de creuser un peu, afin d'en dégager l'entrée. . . . . donne-moi cette pioche, et mets-toi là. [*Il descend dans un creux jusqu'à la ceinture, pose près de lui sa gourde et son trousseau de clefs. Léonore reste sur le bord, et lui présente une pioche.*] Tu trembles, je crois, as-tu peur ?

LÉONORE [*affectant un air ferme et assuré.*]

Oh que non !.... c'est que j'ai froid.

ROC [*brusquement.*]

Allons, allons, tu vas t'réchauffer en travaillant.

DUO.

(*Pendant ce morceau, qui doit être chanté à demi-voix, Léonore profite des momens où Roc baisse la tête pour regarder le prisonnier qui conserve son attitude.*)

ROC, *piochant la terre au fond du creux.*

Dépêchons-nous ; ferme à l'ouvrage !
Sous peu de tems on doit venir.

LÉONORE,

LÉONORE, *piochant aussi; mais un peu éloignée de Roc.*

Comptez, comptez sur mon courage
Et sur mon zele a vous servir.

ROC, *enlevant une grosse pierre de l'endroit où il est descendu.*

Enleve avec moi cette pierre;
Soutiens-la bien.

LÉONORE, *enlevant la pierre avec beaucoup de peine.*

Ne craignez Rien :
J'y mets ma force toute entiere.

ROC.

Encore un peu.... bon ! bon !

LÉONORE.

Attendez..

ROC.

Bien ! c'est ça.

LÉONORE.

Portez sur moi.....

(*Ils font rouler la pierre sur les décombres.*)

ROC.

Nous y voilà !....

(*Ils reprennent haleine.*)

ENSEMBLE. (*Ils piochent.*)

Dépêchons-nous; ferme à l'ouvrage !
Dans un instant on doit venir.

LÉONORE.	ROC.
Comptez, comptez sur mon courage Et sur mon zele à vous servir.	Oui, je suis sûr de ton courage Et de ton zele à me servir.

LÉONORE, *à part et regardant le prisonnier, pendant que Roc travaille, courbé au fond de la fosse.*

Qui que tu sois, pauvre victime,
Je veux te sauver du trépas :
Non, non je ne souffrirai pas
Que l'on consomme un si grand crime.

ROC, *se relevant tout-à-coup.*

Que dis-tu là tout bas ?

LÉONORE.

Moi, Je ne parle pas..

(*Elle se remet à piocher.*)

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, ferme à l'ouvrage !
Sous peu de tems on doit venir.

LÉONORE.

Comptez, comptez sur mon courage,
Et sur mon zele à vous servir.

ROC.

Oui, je suis sûr de ton courage
Et de ton zele à me servir.

(*Pendant la ritournelle, Roc boit à sa gourde ; Florestan revient de son abattement et releve sa tête, sans tourner encore son visage du côté de Léonore.*)

LÉONORE.

Il se réveille !

ROC, *s'arrêtant de boire tout-à-coup.*

Il se réveille, dis-tu ?

LÉONORE, *avec le plus grand trouble, et cherchant la figure du prisonnier.*

Oui, oui...., il vient de relever la tête.

ROC.

Il va sans doute faire encore mille questions ; il faut que j'lui parle seul.... Voilà qui est à-peu-près terminé.... (*il remonte de la fosse*). Descends à ma place, et acheve d'enlever le reste de ces décombres, afin qu'on puisse ouvrir aisément cette citerne.

LÉONORE (*elle descend dans la fosse en frémissant*). (*A part pendant que Roc s'approche doucement de Florestan*). Ce qui se passe en moi est inexprimable.... Ecoutons !....

ROC, *à Florestan.*

Eh ben, vous v'nez donc d'prendre quelques momens de repos ! C'est toujours ça.

FLORESTAN, *sans détourner encore la tête.*

De repos, dites-vous ?

LÉONORE, *toujours à part.*

Cette voix....

FLORESTAN, *sur le même ton et dans la même attitude.*

Ah, dites plutôt de l'accablement le plus affreux.... de la mort la plus douloureuse.

LÉONORE.

Si je pouvois un seul instant découvrir sa figure !

FLORESTAN, *toujours à Roc.*

Serez-vous toujours insensible au cri de l'innocence ?.... N'aurez-

vous jamais pitié du malheureux Florestan ? (*en prononçant ces derniers mots , il tourne sa figure du côté de Léonore.*)

LÉONORE.

Enfin le voilà..... [*elle tombe éperdue sur le bord de la fosse.*]

ROC, *toujours à Florestan.*

Eh que voulez-vous que je fasse ?..... J'exécute les ordres qu'on m'donne : c'est mon métier.

FLORESTAN.

Ah ! je n'exige rien qui soit contre votre devoir ; mais ne pourriez-vous sans y manquer , m'apprendre enfin qui commande en ces lieux ; quel est le gouverneur de ces prisons d'état ?

ROC.

[*A part.*] Je n'risque rien maintenant de l'satisfaire ; [*à Florestan*] le gouverneur de ces prisons , ... c'est dom Pizare.

FLORESTAN.

Pizare , dites-vous !..... Ah ! je ne suis plus surpris des tortures sans nombre dont je suis accablé..... c'est lui dont j'osai divulguer les crimes , l'abus d'autorité ; c'est lui qui trouvant encore le moyen d'arracher des ordres supérieurs , m'a fait plonger vivant dans ce séjour de mort , dont sans doute il ne s'est fait nommer gouverneur , que pour exercer sur moi la plus cruelle vengeance.

LÉONORE, *reprenant ses sens par degrés.*

O monstre ! ta barbarie me rend toute ma force.

FLORESTAN.

Si vous vouliez me servir , l'amitié la plus tendre,.... [*mouvement d'indifférence de Roc.*] les bénédictions d'une famille entiere [*autre mouvement d'indifférence*] votre fortune assurée ; (*Roc fait un mouvement d'émotion*) vous n'êtes pas fait pour être le complice d'un assassin ; sauvez moi : arrachez-moi de ces cachots affreux.

ROC, *après un instant de réflexion.*

Non , non ; impossible !

FLORESTAN.

Je ne vous demande pas de briser vous-même ces fers confiés à votre garde ; mais envoyez au plutôt à Séville : nous ne devons pas en être éloignés ; . . . . . sur la place d'Armes est l'hôtel qui porte mon nom ; vous y ferez demander Léonore Florestan.....

LÉONORE, *toujours à part.*

Il est loin de penser qu'en ce moment elle creuse sa fosse.

FLORESTAN.

Pardonnez si à ce nom chéri, tout mon cœur s'est ému.... vous la ferez instruire que j'existe encore..... vous lui apprendrez l'endroit où je suis enchaîné, le nom du barbare qui commande en ces lieux..... elle obtiendra ma liberté, ma vie..... et vous aurez à-la-fois protégé la vertu, servi l'amour, et sauvé l'innocence.

ROC.

Impossible, vous dis-je.... je me perdrois sans vous être utile.

FLORESTAN.

Eh bien, puisqu'il faut que je termine ici mon sort, daignez du moins en adoucir l'amertume, et ne me laissez pas expirer lentement de misere et de besoin; . . . . ces vêtemens pourris par l'humidité de ce cachot, forment sur tout mon corps une glace mortelle..... depuis un jour entier pas la moindre nourriture : si vous saviez ce que je souffre !

LÉONORE, *s'élançant et se retenant avec effort le long de la muraille.*

Quelle épreuve ! ô mon dieu !

FLORESTAN.

Par pitié, une seule goutte d'eau, pour rafraîchir un peu mes entrailles brûlantes..... une goutte d'eau ; c'est bien peu de chose ; ne me la refusez pas.

ROC, *à part.*

Il me déchire malgré moi.

LÉONORE, *examinant Roc.*

Il paroît s'attendrir.

FLORESTAN *à Roc, du ton le plus pénétrant.*

Vous ne répondez rien ?

ROC, *avec émotion.*

Je n'puis vous procurer ce que vous m'demandez..... tout ce que j'puis vous offrir, c'est un reste de vin que j'ai là dans ma gourde.... Fidélio ?

LÉONORE *portant la gourde avec la plus grande précipitation.*

La voilà.... la voilà !....

FLORESTAN, *regardant Léonore.*

Quel est donc ce jeune homme?

ROC.

Mon porte clefs.... et mon gendre sous peu de jours.... (*Présentant la gourde à Florestan.*) c'est peu de chose ; mais vrai, j'vous l'offre de bon cœur.... (*à Léonore pendant que Florestan boit.*) comme tu es ému , toi !

LÉONORE, *avec le plus grand trouble.*

Eh qui ne le seroit pas?.... vous-même , maître Roc...

ROC.

Il est vrai. . . . ce diable d'homme a un son de voix....

LÉONORE.

Oh , oui.... qui pénetre jusques au fond du cœur.

TRIO.

FLORESTAN, *après avoir bu une partie du vin.*

Que l'éternelle providence
Répande sur vous ses bienfaits !
Non , non , je n'oublierai jamais
Cette precieuse assistance.

ROC, *bas à Léonore qu'il tire à l'écart.*

Sans crainte on peut le secourir :
Dans un instant il va périr.

LÉONORE, *à part.*

Comme je me sens tressaillir !
Prenons bien garde à me trahir !

FLORESTAN, *aussi à part.*

Ah ! si je pouvois parvenir
A les toucher, à les fléchir !

ENSEMBLE, *chacun à part.*

ROC.	LÉONORE.	FLORESTAN.
Sans crainte on peut le secourir : Dans un instant il va périr.	Comme je me sens tressaillir ! Prenons bien garde à me trahir !	Ah ! si je pouvois parvenir A les toucher , à les fléchir !

LÉONORE, *bas à Roc et avec négligence, tirant un morceau de pain de sa poche.*

Ce peu de pain que par mégarde,
J'ai conservé sur moi.....

ROC.

Je t'entends : non , non , garde-toi,
C'est nous exposer ; prenons garde !

LÉONORE.

Vous me privez d'un grand plaisir.

ROC.

Non, je ne saurois consentir
A cette imprudence extrême.

LÉONORE, *d'un ton marqué.*

Sans crainte on peut le secourir :
Dans un instant il va périr. . . . .

ROC.

Aux ordres c'est désobéir.

LÉONORE, *d'un ton plus marqué encore.*

Dans un instant il va périr.

ROC.

Eh bien ! . . . . va donc l'offrir toi-même. . . . .

LÉONORE, *offrant le morceau de pain à Florestan avec le plus grand trouble.*

Tenez, . . . prenez ! . . .

FLORESTAN, *saisissant la main de Léonore.*

Dieux ! quelle douce voix ! . . .
Ah ! laissez-moi baiser cette main mille fois . . . . .
Que je l'arrose de mes larmes !

LÉONORE, *à part.*

Moment plein d'horreur et de charmes !

ENSEMBLE, *chacun à part.*

ROC.	LÉONORE.	FLORESTAN.
Sans crainte on peut le secourir :	Comme je me sens tressaillir !	Oui, oui, je pourrai parvenir
Dans un instant il va périr.	Prenons bien garde à me trahir !	A les toucher, à les fléchir.

(*Pendant la ritournelle, Florestan dévore le petit morceau de pain.*)

ROC, *à Léonore après un moment de silence général.*

Tout est prêt ; je vais donner l'signal. (*Il va au fond du théâtre.*)

LÉONORE, *à part.*

C'est ici qu'il faut de la force et du courage.

ROC, *à Léonore, en revenant chercher son trousseau de clefs qui est sur une pierre à côté de la fosse.*

Ne reste pas auprès d'lui ; et sur-tout n'lui fais rien connoître. . . .

LÉONORE.

Soyez tranquille.

FLORESTAN, *à Léonore, pendant que Roc va ouvrir la porte.*

Où va-t-il ! . . . . (*Roc donne un grand coup de sifflet et ouvre la porte.*) et quel est ce signal effrayant ? . . . Est-ce ma mort que l'on prépare ?

LÉONORE, *avec la plus grande altération.*

Non, non . . . , rassurez-vous, cher prisonnier . . . .

FLORESTAN.

O ma Léonore ! je ne te verrai donc plus ! . . .

LÉONORE, *à part, et réprimant un mouvement qui l'emporte vers Florestan.*

Tout mon cœur s'élance vers lui . . . . (*à Florestan.*) Rassurez-vous, vous dis-je . . . . et souvenez-vous bien . . . . quoi que vous puissiez voir ou entendre . . . . souvenez-vous que par-tout il est une providence . . . . oui, oui, il est une providence ! [*Elle s'éloigne et va du côté de la citerne.*]

FLORESTAN, *à part, et la suivant des yeux.*

Que veut-il dire ? chaque mot de sa bouche va jusqu'au fond de mon cœur.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, PIZARE, *déguisé et masqué.*

PIZARE, *à Roc, et déguisant sa voix.*

Tout est-il prêt ?

ROC.

Oui, il ne s'agit plus que d'ouvrir la citerne.

PIZARE.

C'est bon . . . . Fais retirer ce jeune homme.

ROC, *à Léonore.*

Allons, éloigne-toi.

LÉONORE, *avec le plus grand trouble.*

Qui ! . . . moi ! . . . et vous ? . . .

ROC.

Ne faut-il pas que j'détache les fers du prisonnier?... Allons, allons, éloigne-toi.

(*Léonore s'éloigne d'abord au fond du théâtre, et s'approche ensuite, dans l'ombre, du coté de Florestan, en tenant toujours les yeux attachés sur l'homme masqué.*)

PIZARE, *à part.*

Oui, pour que tout soit à jamais enseveli dans l'ombre, je me déferai d'eux (*Il désigne Roc et Léonore.*) avant la fin du jour.

ROC, *à Pizare.*

Faut-il le déchaîner?

PIZARE.

Non, non, il faut auparavant.... (*à part.*) le temps presse..... (*Il saisit son poignard.*) Frappons!

(*Au moment où Pizare s'avance pour frapper Florestan, Léonore s'élance en jetant un cri perçant, et le couvre de son corps.*).

LÉONORE.

Je le défends.... il ne pourra point.

PIZARE.

Eh quoi! jeune téméraire!...

LÉONORE.

Il ne mourra point, vous dis-je.... ou je péris avec lui.

FLORESTAN.

Quel si vif intérêt!...

ROC.

Je n'peux r'venir de ma surprise.

LÉONORE.

C'est ici qu'il faut déchirer le voile qui me couvre (*à Roc.*) apprenez donc que ce jeune orphelin qui a su vous intéresser, que ce porte-clefs qui depuis un an fait auprès de vous un service irréprochable, et si peu fait pour son sexe, est une femme inspirée par l'amour conjugal....

ROC.

Une femme?

LÉONORE.

Voyez, en un mot, l'épouse de cette victime souffrante, et connoissez en moi Léonore Florestan.

FLORESTAN.

Dieux!

PIZARE.

Qu'entends-je?

ROC.

Est-il bien possible!

FLORESTAN.

O prodige de force et de vertu!

LÉONORE, *toujours à Roc.*

Ne souffrez pas qu'on fasse couler le sang de mon époux; le ciel ne m'a fait pénétrer dans cet abîme que pour empêcher le plus noir des attentats.... Secourez-moi, vous qu'il a choisi pour être mon soutien, répondez aux décrets de la justice éternelle.

PIZARE, *s'élançant entre Roc et Léonore, et les séparant avec force.*

Eh quoi! tu pourrois céder à une femme, oublier à la fois ton devoir et ta fortune!... Vois donc qui je suis (*Il arrache son masque*), et reconnois Pizare! (1)

ROC, *intimidé.*

Le gouverneur!

FLORESTAN, *avec force.*

Pizare!.....

PIZARE, *avec fureur.*

Oui; Pizare.

FLORESTAN, *s'élançant et agitant ses chaînes.*

Ah scélérat! (*Tableau; moment de silence.*)

PIZARE *donnant une bourse à Roc, qu'il éloigne peu-à-peu.*

Voici cent piastres d'or que j'ajoute à celles que je t'ai données.... Tu connois mon crédit, mes trésors, ma puissance; balanceras-tu maintenant à me seconder dans ce que je viens faire?.... Allons, séparons-les..... (*Il s'avance une seconde fois pour frapper Florestan.*)

LÉONORE, *tirant subitement de son sein un pistolet à deux coups, et le présentant sur la poitrine de Pizare.*

Si tu avances, tu es mort.

(*Pizare s'arrête interdit et surpris: on entend aussitôt sonner la trompette.*)

(1) (Ce masque n'est autre qu'une épaisse visiere que Pizare releve sur son casque. Son déguisement doit être l'armure d'un chevalier gaulois.)

PIZARE, *à demi voix et avec le plus grand égarement.*

Ciel ! déja le ministre !.....

ROC *à part et à l'écart.*

Le ministre, dit-il !

PIZARE, *avec le plus grand égarement.*

O rage, ô contre-temps funeste ! . . . (*A part.*) Il faut que je paroisse au plutôt devant lui..... que je quitte ce déguisement.... (*à Roc.*) viens, sortons ; nous reviendrons ici quand il en sera temps. [*Il emmene Roc.*]

LÉONORE *courant après Roc et l'arrêtant par ses habits.*

Vous pourriez nous abandonner.... nous livrer à ce vil assassin ! [*elle tombe aux pieds de Roc, qui saisit cet instant pour lui arracher le pistolet qu'elle tient à la main : elle se débat en poussant des cris perçans,*]

FLORESTAN.

Et je suis enchaîné !

[*Roc se débarasse de Léonore, sort avec Pizare qui l'a vu arracher le pistolet, et ferme la porte sur eux.*

SCENE IV.

LÉONORE, FLORESTAN.

LÉONORE, *avec le plus grand abattement.*

Et j'ai pu me laisser ravir cette arme ! .... c'en est fait, je perds dans un instant le fruit de tous mes travaux..... plus d'espoir..... non, non, plus d'espoir !..... [*Elle tombe évanouie sur les décombres de la citerne.*]

D U O.

FLORESTAN.

Je ne puis revenir de mon étonnement.....
Est-ce bien toi, . . . toi que j'adore !
Pas le moindre soupir, le moindre mouvement.....
Léonore ! . . . .
Léonore ! . . . .
(*Il s'élance vers elle ; il est retenu par sa chaîne.*)
Vains efforts ! . . . . elle va mourir,
Et je ne puis la secourir ! . . . .
Chaîne cruelle ! . . . .
Léonore ! . . . .

LÉONORE, *encore sans connoissance.*

Qui m'appelle ? . . . .

FLORESTAN.

C'est Florestan,.... c'est ton époux.....

LÉONORE, *revenant peu à peu.*

Que cette voix,.... que ces accens sont doux!

FLORESTAN, *lui tendant les bras.*

De la vertu rare et parfait modele!....
Léonore!....

LÉONORE, *se relevant et s'appuyant le long de la muraille.*

Qui m'appelle?....

FLORESTAN.

C'est Florestan,.... c'est ton époux!

LÉONORE.

Quoi Florestan!... quoi mon époux!...

(Elle l'apperçoit, jette un cri, se releve avec élan; retombe épuisée, et se traîne dans ses bras.)

ENSEMBLE.

Est-ce bien toi, toi que je presse
Et dans mes bras et sur mon cœur?
O doux moment! ô douce ivresse!
Vous réparez un siecle de douleur.

LÉONORE.

Unique objet de ma tendresse!....

FLORESTAN.

Comme tu réchauffes mon cœur!

LÉONORE.

Viens encore là.... que je te presse!

FLORESTAN.

Baume divin!... douce chaleur!...

ENSEMBLE.

Est-ce bien toi, toi que je presse,
Et dans mes bras et sur mon cœur?
O doux moment, ô douce ivresse!
Vous réparez un siecle de douleur.

FLORESTAN, *par mots entre-coupés.*

Mais dis-moi donc.... par quel moyen que je ne puis comprendre.... par quel prodige as-tu pu pénétrer jusqu'à moi?

LÉONORE (*de même.*)

A l'empressement que mit Pizare..... aussitôt ta disgrace.... à se faire nommer gouverneur de cette forteresse, je ne doutai plus que tu y respirois encore.... je quittai Séville sans faire part de mon

projet à personne..... et vins seule, à pied, m'établir sous ce déguisement à la porte de ces prisons.... où je suis parvenue à intéresser le geolier; ton persécuteur lui-même..... en un mot, à devenir porte-clefs.

FLORESTAN.

Et tu as pu résister à tant de fatigues!

LÉONORE.

Tu m'inspirois..... mes forces étoient inépuisables.

FLORESTAN.

Supporter tant d'humiliations!

LÉONORE.

Rien n'est humiliant, quand le cœur s'en glorifie.

FLORESTAN.

Jamais.... non jamais on ne poussa aussi loin l'héroïsme de l'amour. Laisse-moi... ah! laisse-moi te contempler et t'admirer encore. (*Avec douleur*) faut-il que des momens aussi doux, payés par tant de travaux et de peines..... (*avec force*) ah si j'avois l'arme que ta ravie cet inflexible géolier; malgré le peu de forces qui me restent, malgré le poids de ces chaînes énormes, je sens que je vendrois encore cher notre vie.

(*On entend tout au fond du théâtre le chœur suivant qui s'approche par degrés.*

CHŒUR.

Vengeance!
Vengeance!
Il faut obeir promptement.

LÉONORE, *avec force.*

Voici notre dernier moment!

FLORESTAN.

Non, non pour nous plus d'espérance.

ENSEMBLE.

Mais en subissant le trépas,
Je mourrai du moins dans tes bras.

CHŒUR, *beaucoup plus rapproché.*

Vengeance!
Vengeance!

FLORESTAN, LÉONONORE, *ensemble.*

Non, non pour nous plus d'éspérance.....
Mais en subissant le trépas,
Je mourrai du moins dans tes bras.

(*L'orchestre exprime le tumulte le plus grand; la porte s'ouvre, et le théâtre se remplit des personnages suivans.*)

SCENE VE. ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, DOM FERNAND, *accompagné de sa suite*, PIZARE, *tenu par plusieurs Gardes*; ROC, MARCELINE, JACQUINO, PRISONNIERS, PEUPLE, GARDES, *portant des flambeaux.*

ROC, *accourant avec précipitation, et désignant à dom Fernand Léonore et Florestan serrés dans les bras l'un de l'autre.*)

LES voilà !.... les voilà !.... sauvez-les, seigneur, achevez mon ouvrage !

FLORESTAN.

Que vois-je !.... Dom Fernand !

DOM FERNAND *fixant Léonore et Florestan toujours dans la même attitude.*

Lui-même : . . . oui, je viens briser vos fers et terminer vos malheurs.

LÉONORE.

Ah seigneur ! votre seule présence nout fait tout oublier. [*Elle tombe aux pieds de dom Fernand qui la releve aussitôt.*]

DOM FERNAND.

Relevez-vous, madame; . . . vous à mes pieds ! ce seroit à moi de tomber aux vôtres, pour vous exprimer le respect qu'impriment vos vertus.

FLORESTAN.

Si vous saviez ce qu'elle a fait pour moi !

DOM FERNAND.

Je sais tout : cet homme vient de m'en instruire. [*Il désigne Roc.*]

ROC.

Pardon si j'ai paru vous trahir un moment ; mais j'nai feint de céder à votre persécuteur que pour vous sauver plus sûrement tous les deux ; [*à Léonore, en lui remettant le pistolet qu'il lui avoit arraché,*] et si j'ai mis tant d'violence à vous arracher cette arme, [*d'un ton marqué*] c'est que je craignois, en vous la laissant ici, qu'elle n'vous donnât l'envie d'attenter à vos jours. [*A Florestan.*]

Ah j'avois besoin de les conserver, ces jours précieux, pour me consoler des maux que ce barbare m'a forcé de vous faire endurer.... [*à Pizare, tirant deux bourses de sa poche.*] Tiens, voilà tout l'or que tu m'as fait accepter ; j'aimois, je l'avoue, ce vil métal ; mais tu m'en as dégoûté pour jamais. [*Il jette les deux bourses aux pieds de Pizare.*]

DOM FERNAND, *à Pizare.*

Et vous avez pu abuser à ce point de ma confiance ! vous avez pu m'annoncer la mort de cet infortuné, pour accumuler sur sa tête tous les tourmens que peut suggérer la vengeance !... Ah que je me repens d'avoir cédé à vos conseils perfides, et que les grands sont à plaindre, quand ils sont mal environnés !... (*à Roc.*) Détachez les fers de cette victime respectable..... Non, non ; donnez-moi les clefs de ces chaînes si peu méritées. (*Roc détache de son trousseau plusieurs clefs qu'il remet à Dom Fernand.*) C'est à vous, femme rare et magnanime, c'est à vous seule qu'appartient l'honneur de délivrer votre époux.

(*Léonore prend les clefs avec précipitation, et va détacher les chaînes de Florestan qui lui baise les mains, et la serre dans ses bras.*)

MARCELINE, *à part, pendant que Léonore déchaîne Florestan.*

Qui jamais auroit cru que c'Fidélio étoit une femme ?

DOM FERNAND, *à Florestan qui s'avance vers lui, soutenu par Léonore.*

Florestan ?

FLORESTAN.

Seigneur ?

DOM FERNAND.

Combien y a-t-il que vous êtes dans ces fers ?

FLORESTAN.

Je l'ignore ; les jours se confondent pour moi sans cesse avec les nuits, je n'ai pu les compter.

DOM FERNAND.

Je prétens le savoir.

ROC.

Seigneur, il doit y avoir deux ans et quelques jours.

DOM FERNAND, *aux gardes qui entourent Pizare.*

Qu'on enchaîne ce monstre à la place de sa victime ! (*on entraîne Pizare dans le cachot de Florestan*). Et bientôt je le ferai

condamner au nom des loix, à supporter pendant le même temps, les tortures qu'inventa sa barbarie.

FLORESTAN.

Ah sauvez-le de cet arrêt terrible.... Son supplice, seigneur, seroit plus cruel que le mien: pour le supporter, il n'aura pas comme moi l'innocence.

LÉONORE.

Grâce, seigneur, grâce pour lui!

DOM FERNAND.

Non, non, on peut pardonner à l'erreur.... à l'inexpérience... mais épargner ce monstre qui se repaissoit du plaisir barbare d'assassiner son semblable; jamais.... non jamais.... (*il prend Léonore d'une main*). Venez, modèle des épouses, honneur de votre sexe. Oh! je veux publier par-tout ce que vous avez fait, de pareils traits consolent de rencontrer des Pizares.... (*prenant Florestan de l'autre main*). Et vous à qui ma funeste confiance a fait endurer tant de maux, venez reprendre auprès de moi, la place qui vous est duë; et soyez mon ami. Ah je n'ai pas trop du reste de ma vie, pour expier ce que je vous ai laissé soufrir.

FLORESTAN.

Ah! seigneur, tant de bonté me le paye avec usure.

LÉONORE, *à Marceline.*

Et toi, charmante créature dont j'ai trahi la confiance et trompé la bonne foi.... (*elle désigne Florestan*). Mais voilà mon excuse....

MARCELINE.

Ah je n'vous en veux pas.... Mais où trouver jamais un vrai Fidélio?

JACQUINO.

Si al'vouloit s'contenter d'queuq-z-un qui rafolit d'elle....

LÉONORE.

Quelque soit l'époux qu'elle choisisse; je me charge de sa dot, et lui voue à jamais la plus tendre amitié.

DOM FERNAND.

Sortons de ce triste séjour, où le crime vient enfin d'être démasqué. Empressons-nous d'en effacer le souvenir par le retour immuable de la justice et de la vérité.

FINALE.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La main des dieux seche { LÉONORE ET FLORESTAN. / TOUS LES AUTRES. } { nos / vos } larmes.

Célébrons tour à-tour
Le pouvoir et les charmes
De la constance et de l'amour !

DOM FERNAND.

Vous qui, de Léonore, applaudissez le zele,
La patience et l'intrépidité,
Femmes, prenez-la pour modele,
Et faites consister, comme elle,
Votre bonheur dans la fidélité !

CHŒUR GÉNÉRAL.

La main des dieux seche { nos / vos } larmes.

Célébrons tour à-tour
Le pouvoir et les charmes
De la constance et de l'amour !
Chantons, bénissons ce beau jour !

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

A PARIS, de l'Imprimerie de J. B. CERIOUX, rue J. J. Rousseau, n°. 11.

Misantropie et repentir.

Le secret.

La jeune hôtesse.

Le déserteur, de Mercier.

Geneviève de Brabant.

Pamela de françois de Neufchateau

Léonore ou l'amour conjugal.

La dot de Suzette.

Les comediens ambulans.

La parfaite égalité.

DC 1713
(1/10)
ULB Halle
003 269 396
3
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147472202-12/fragment/page=51

LÉONORE,

OU

L'AMOUR CONJUGAL,

FAIT HISTORIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE MÊLÉE DE CHANTS;

Paroles de J. N. BOUILLY,

Musique de P. GAVEAUX,

Représenté, pour la premiere fois, à Paris, sur le théâtre Feydeau, le 1er [illegible] République française.

Ce [illegible]

(PRIX, 2[illegible]

A PA[illegible]

Chez J. B. CERIOUX, Libra[illegible]
Et chez tous les Marcha[illegible]

AN VI DE LA RÉPUBL[illegible]

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-1192015415-147472202-12/fragment/page=53